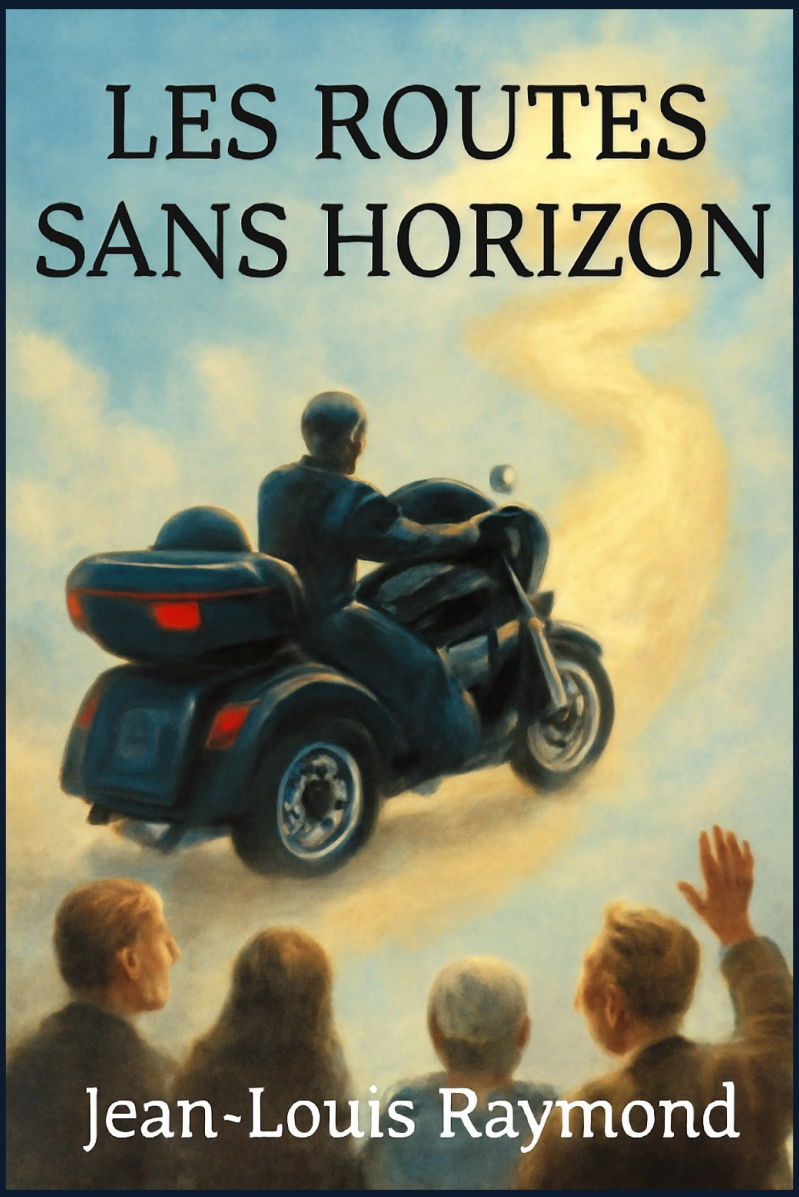
LES ROUTES
SANS HORIZON
Jean-Louis Raymond

Les routes sans horizon

Jean-Louis Raymond

© Jean-Louis Raymond, 2026. Tous droits réservés.

Édition revue et augmentée.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf de courts extraits à des fins de critique ou de présentation.

Table des matières

- Mot de l'auteur
- Prologue — La dernière ride
- Chapitre 1 — Le dernier run
- Chapitre 2 — Les frères du vent
- Chapitre 3 — Le relais des âmes
- Chapitre 4 — Les routes sans horizon
- Épilogue — Tant qu'y aura du vent

Mot de l'auteur

À vous, mes frères et sœurs de route.

Ce livre n'est pas une histoire inventée. C'est un cri, une prière, un hommage à toutes les âmes qui ont un jour enfourché leur machine en se disant : Juste un dernier run.

Bigtoy, Slim D, Marty, Carrie, Manon… Ces noms, ces visages, ces voix, ce sont les nôtres. Ce sont ceux de ceux qu'on a croisés sur la route, ceux qu'on a perdus, et ceux qui roulent encore quelque part entre deux mondes.

Chaque moteur a une mémoire. Chaque route garde la trace d'un pneu qu'on a posé dessus avec le cœur. Et quand le vent se lève, quand la lumière frappe le chrome d'une Harley, on sait qu'ils sont là. Pas disparus, juste en avance.

Ce roman est pour eux. Pour tous ceux qu'on a salués d'un signe de main au détour d'une courbe. Pour ceux qui n'ont pas eu le temps de dire au revoir. Et pour ceux qui savent que la mort, c'est juste un virage de plus.

Tant qu'il y aura du vent, tant qu'un moteur grondera quelque part, les frères du Free Dust MC continueront de rouler.

Ride safe. Ride vrai. Ride libre. — Jean-Louis Raymond, alias Bigtoy

Prologue — La dernière ride



La dernière ride, je l'ai faite un soir de semaine, sans le savoir.

C'était une de ces soirées où le ciel est trop beau pour rester en dedans. L'air sentait l'asphalte chaud et le foin coupé. Manon m'avait dit : « Vas-y, mon Bigtoy, va prendre ton air. » Elle savait. Elle a toujours su que des fois, j'avais besoin de partir seul, juste moi, la machine pis le vent, pour remettre mes idées à leur place.

J'ai sorti mon Tri Glide du garage. Le chrome a pris la lumière du couchant, pis pendant une seconde, j'me suis dit que c'était la plus belle machine du monde. Pas parce qu'elle était neuve — elle l'était pas. Parce qu'elle était à moi. Parce qu'elle avait tout vu : les runs du dimanche, les détours par les rangs, les arrêts au Croc du Loup, les retours de nuit avec Slim D qui suivait derrière en me faisant des signes comme un fou.

J'ai mis mon casque. J'ai tourné la clé.

Le moteur a grondé, profond, familier. Ce son-là, je l'aurais reconnu entre mille. C'était pas juste un moteur. C'était un cœur qui battait à côté du mien depuis des années.

Je suis parti doucement, sans me presser. La route du nord, celle que je connais par cœur. Chaque courbe, chaque bosse, chaque nid-de-poule que la ville oublie de boucher. Je roulais pas vite. J'avais rien à prouver. Juste le vent dans la face, le soleil qui descendait, pis cette paix-là qu'on trouve juste sur trois roues.

Je pensais à Slim, qui devait être en train de frotter sa Slim 2018 dans le garage en lui parlant tout seul. À Marty GrosTire, probablement une bière à la main, à raconter des histoires qu'on avait déjà entendues cent fois. À Carrie, qui riait toujours trop fort. À Manon, qui m'attendait avec le souper.

Je me suis dit : c'est beau, une vie de même.

Le virage est arrivé comme il arrive toujours : sans prévenir. La lumière avait changé — ce moment entre le jour et la nuit où tout devient gris d'un coup. J'ai vu la courbe, je l'ai prise comme je l'avais prise mille fois.

Sauf que cette fois-là, y'a eu quelque chose. Un éclat. Un reflet. Une fraction de seconde où le monde a penché du mauvais bord.

Je me souviens pas d'un crash. Pas d'un bruit, pas d'un cri.

Juste… le silence.

Un silence épais, qui colle à la peau comme la poussière d'un vieux désert.

Quand j'ai rouvert les yeux, je roulais encore.

Mais la route, elle, avait changé.

Elle s'étirait à perte de vue, droite, sans fin, sans sortie. Le moteur tournait, mais j'avais jamais touché le contact. Y'avait pas d'aiguille sur le cadran, pas de jauge, pas de GPS.

Juste moi, la bécane, pis la route.

Et là, doucement, j'ai compris.

C'était pas un rêve.

C'était le bout de la route.

Celui qu'on finit tous par atteindre un jour.

Chapitre 1 — Le dernier run



Je me souviens pas d'un crash. Pas d'un bruit, pas d'un cri. Juste la route qui s'étire à perte de vue, et ce silence épais qui colle à la peau comme la poussière d'un vieux désert. Le genre de silence que t'entends pas, mais que tu sens jusque dans les os.

Je roule depuis je sais pas combien de temps. Le moteur tourne, mais j'ai jamais touché le contact. Y'a pas d'aiguille sur le cadran, pas de jauge, pas de GPS. Juste moi, la bécane, et la route. Une route droite, sans fin, sans sortie.

Le vent n'a pas la même odeur ici. Il sent pas l'essence, ni le goudron chaud. Il a un goût métallique, froid, un peu comme quand tu respires dans un garage fermé trop longtemps. Mais il me fait du bien. Il me rappelle que j'existe encore… ou du moins, quelque chose qui s'en approche.

Je sais que je suis pas vivant. Je l'ai compris assez vite. Le corps réagit plus pareil. Pas de douleur, pas de fatigue, juste une sorte d'habitude qui continue toute seule. Comme un réflexe d'homme qui refuse d'admettre que la route est finie.

J'ai essayé d'arrêter la moto une fois. J'ai freiné, coupé les gaz, posé les pieds au sol. La route s'est dissoute. Tout autour, plus rien. Juste le vide. Alors j'ai relâché l'embrayage et j'ai laissé filer. Depuis, je roule. C'est la seule chose qui semble encore avoir un sens.

De temps en temps, j'aperçois des lumières au loin. Des néons rouges, des panneaux tordus, des stations abandonnées. À chaque fois, j'me dis que c'est peut-être une sortie, une halte, un signe. Mais non. C'est autre chose. Des morceaux d'un monde qui flotte encore, suspendu quelque part entre la mémoire et l'oubli.

La première fois que j'ai vu le bar, j'ai ralenti. L'enseigne clignotait faiblement : Le Croc du Loup. J'connaissais ce nom-là. Y'a longtemps, on y faisait des arrêts, moi, Slim D et Marty. Des bières pas fraîches, des jokes de vieux motards, la musique trop forte… C'était pas le paradis, mais c'était à nous.

Là, le bar était pareil… mais pas tout à fait. Les murs tenaient encore debout, mais le bois semblait respirer tout seul. Les vitres vibraient doucement, comme si la bâtisse avait un cœur. J'ai coupé le moteur — par réflexe — et j'suis descendu. La moto a continué à ronronner toute seule. Je l'ai laissée. J'crois qu'ici, les règles sont pas les mêmes.

Quand j'ai poussé la porte, une cloche a tinté. Pas le son normal, pas le tintement léger d'avant. Celui-là sonnait comme un souvenir. Un truc qu'on croit oublié, mais qui revient d'un coup, droit dans le ventre.

Dedans, y'avait du monde. Pas beaucoup, mais assez pour sentir que j'étais pas seul. Des silhouettes assises, immobiles, les yeux perdus dans le vide. Certains portaient des vestes de clubs disparus depuis des décennies. Des noms que j'avais vus sur des photos jaunies, dans les bars ou sur les murs des garages. Je les avais tous oubliés… jusqu'à ce soir-là.

Personne parlait. Seule la lumière d'un néon tremblotant bougeait lentement, donnant aux visages des airs d'hommes figés entre deux mondes. Je me suis avancé vers le comptoir. Le bois collait toujours un peu sous la paume, comme avant. Une bouteille ouverte traînait, la mousse figée à mi-verre. J'ai reconnu l'étiquette. Une vieille bière locale qu'on trouvait plus depuis au moins vingt ans.

Derrière le bar, y'avait un type. Grand, sec, avec des yeux gris qui regardaient sans te juger. Il nettoyait un verre, machinalement, comme si le geste l'empêchait de disparaître.

— J'te sers quoi, vieux ? a-t-il dit, d'une voix grave, éraillée par la route.

J'ai hésité. Ma gorge était sèche, mais je savais que je pouvais plus boire. J'ai quand même répondu :

— Un fond de route, si t'en as encore.

Il a souri, un coin de lèvres fatigué. — T'es nouveau ici, hein ?

J'ai haussé les épaules. — On dirait bien.

— Ça s'voit. Les nouveaux ont encore la poussière du monde sur les bottes. Il a déposé un verre devant moi. Pas de liquide. Juste un reflet. Un souvenir, peut-être.

Je l'ai fixé longtemps. À travers ce verre vide, j'ai revu des bouts de ma vie. Des routes, des visages, des soirs d'été, le bruit des rires dans le vent. Puis le noir. Toujours ce noir.

— Tu te demandes où t'es, dit-il en s'appuyant sur le bar. — Pas vraiment. J'crois que j'le sais déjà. — Et t'espères repartir ? — Non. J'espère juste comprendre.

Il a hoché la tête. — C'est ce que disent tous les nouveaux. Puis il a levé le menton vers l'arrière de la salle. — Va t'asseoir là-bas. Y'a toujours une place pour ceux qui cherchent encore.

Je me suis retourné. Au fond du bar, une table ronde. Trois chaises. Une lumière douce. Et un vieux blouson noir accroché au dossier. Le mien.

Je m'suis approché. Le cuir portait encore mon odeur, mon usure, mes années de route. Sur la table, une plaque métallique. Dessus, gravée en lettres ternies : **« Je te souhaite de belles rides là où tu vas, mon chum. »**

J'ai pas bougé pendant un long moment. C'était leur phrase. Celle qu'avaient dite Slim D et Marty le jour où j'suis parti pour la dernière ride. Je me suis assis lentement. La chaise a gémi, comme si elle respirait.

Y'a pas eu de musique, pas de lumière divine, rien de mystique. Juste moi, dans ce bar suspendu, entouré de souvenirs qui fumaient encore. Et ce murmure qui tournait dans ma tête, comme le dernier grondement d'un moteur qui s'éteint pas tout à fait.

Je te souhaite de belles rides, là où tu vas, mon chum… C'est drôle, cette phrase, j'la croyais anodine. Mais ici, elle sonne comme une vérité. Pas une promesse. Un verdict.

Je sais pas combien de temps j'suis resté là, assis devant ce verre vide. Ici, le temps n'existe pas. Il s'étire, s'efface, se tord. Tu pourrais jurer qu'une heure vient de passer, et t'apercevoir que c'est peut-être un siècle.

Le barman s'est éloigné sans un mot. Les autres clients ne bougeaient toujours pas. Certains avaient les yeux fermés, d'autres fixaient la porte comme s'ils attendaient

quelqu'un. Peut-être qu'ils attendent encore.

J'ai fini par me lever. La porte du fond donnait sur un couloir. Des cadres y étaient accrochés, alignés comme des trophées. Des photos de bikers, de clubs, de routes. Sur plusieurs d'entre elles, j'me suis reconnu. Plus jeune, vivant, un peu plus con aussi. On souriait tous, une bière à la main, la route dans le regard. Un cliché d'une époque où on croyait que rouler, c'était échapper au temps. On se trompait pas tant que ça, finalement : on y échappe, mais on y reste coincé.

Au bout du couloir, une sortie donnait sur la nuit. Une nuit d'un noir épais, sans lune ni étoiles. Juste la lueur blanche de ma bécane qui m'attendait dehors. Le moteur vibrait, patient. Comme un vieux chien qui reconnaît son maître.

Je suis monté dessus, sans réfléchir. Le cuir du siège m'a accueilli comme si j'étais jamais parti. J'ai tourné la poignée. Pas un bruit de démarrage. Le moteur s'est mis à gronder tout seul, régulier, profond. Un son parfait. Trop parfait pour être réel.

J'ai pris la route. L'asphalte luisait d'une lumière pâle, presque vivante. À mesure que j'avançais, des panneaux apparaissaient, suspendus dans le vide. Pas de noms de villes. Juste des mots : Souviens-toi. Puis plus loin : Regrette pas. Et enfin : Continue.

Je les ai suivis. Chaque mot résonnait comme un battement de cœur qu'on aurait arraché du passé.

Au détour d'un virage, j'ai vu les lumières d'une station-service. Une pompe unique, rouillée, plantée au milieu de rien. La cabine du guichet était éclairée. J'ai ralenti. Un vieux type était là, assis derrière la vitre. Un visage que j'avais déjà vu quelque part, sans jamais le connaître. Il m'a fait signe d'approcher.

— Faut faire le plein, qu'il a dit.

J'ai regardé le réservoir. Il était vide depuis longtemps, mais la moto roulait toujours.

— Elle tourne sans essence, ai-je répondu. — C'est pas pour la moto que t'fais le plein, mon gars. Il m'a lancé un regard droit, qui t'coupe l'âme. — C'est pour toi.

Il a tendu un bidon en métal, cabossé, étiqueté Souvenir. J'l'ai pris, par réflexe. Le liquide à l'intérieur brillait doucement, couleur d'ambre. J'ai senti l'odeur : l'huile chaude, le cuir, la bière… et un parfum que j'avais pas senti depuis des années. Celui de ma fille quand elle venait m'embrasser avant mes rides du dimanche.

J'ai failli lâcher le bidon. Ma gorge s'est serrée, dure, sèche. Je l'ai reposé sur la pompe.

— J'peux pas, j'ai murmuré. — Faut bien que tu continues, vieux. C'est ça, la route. — Quelle route ? — Celle qu'tu construis pendant qu'tu cherches la fin.

Je l'ai regardé encore. Ses yeux étaient pleins de reflets de phares. Et puis, sans prévenir, la station s'est éteinte. Plus de lumière. Plus de vieux. Juste moi et la moto, seuls sur une route qui n'en finit plus.

J'ai redémarré. Le paysage changeait autour de moi. Des montagnes se dessinaient à l'horizon, mais se dissolvaient dès que j'approchais. À leur place, des plaines, des villes fantômes, des routes secondaires qui se perdaient dans la brume. Un mélange de tout ce que j'avais connu, compressé dans un seul monde. Un cimetière de souvenirs.

Le moteur ronronnait, constant. Je me suis surpris à parler tout seul, comme avant, quand Slim D me suivait derrière et qu'on se parlait par gestes. J'ai dit : — Hé, les gars… j'sais pas où j'suis, mais si vous m'entendez… gardez les phares allumés.

Le vent m'a répondu avec un souffle chaud. Un son presque humain, un murmure. Belle ride, mon chum… J'ai freiné sec. Personne. Rien que la nuit. Mais j'l'ai entendu. Je le jure.

Le même ton, les mêmes mots qu'ils avaient prononcés quand ils m'ont laissé partir la dernière fois. Cette phrase m'a traversé comme une rafale : Je te souhaite de belles rides là où tu vas, mon chum. Et là, j'ai compris. Ce monde, c'est peut-être pas un purgatoire. C'est juste le bout de la route, celui qu'on finit tous par atteindre un jour. Un endroit où on roule seul, jusqu'à comprendre pourquoi on roulait ensemble.

J'ai ouvert les gaz, fort, jusqu'à ce que le moteur hurle. J'ai senti quelque chose bouger autour de moi. Des phares derrière, au loin. Peut-être d'autres rideurs. Peut-être leurs fantômes. J'ai souri. La route continuait, et moi avec. Peut-être que la mort, au fond, c'est juste une ride qu'on fait sans regarder derrière.

Je roulais depuis… j'sais pas. Ici, le temps s'étire, se replie sur lui-même, t'efface la notion des heures. Les kilomètres ne comptent plus. Tu avances jusqu'à ce que le vent change d'odeur.

Le mien s'est mis à sentir la fumée de bois et le vieux whisky. Une pancarte surgit du noir, clignotant d'une lumière fatiguée : THE LAST MILE BAR.

Le nom m'a parlé tout de suite. J'savais que c'était pour moi.

Je me suis arrêté devant. Devant la porte, une rangée de motos alignées, de toutes les époques : des Indian des années 30, des Harley usées jusqu'à la tôle, des Triumph rouillées mais encore fières. Aucune clef au contact. Elles vibraient toutes doucement, comme si elles respiraient.

J'ai poussé la porte. Un grondement grave, lointain, m'a accueilli — comme le son d'une centaine de moteurs qui tournent au ralenti sous terre.

Dedans, c'était la pénombre. Des lampes à pétrole diffusaient une lumière dorée. Les murs étaient couverts de plaques, de patchs, de photos. J'en ai reconnu plusieurs. Des frères tombés depuis longtemps. Des visages que j'avais pas revus depuis trente ans.

Un type jouait de la guitare près du poêle. Une vieille mélodie country, simple, douce. Ça faisait du bien. Les notes semblaient flotter dans la fumée comme des bouts de souvenirs.

Le barman leva la tête. Un grand noir chauve avec un regard tranquille et des mains larges comme des pistons. Il m'a souri, franc, sans un mot. Il m'a servi un verre avant même que je parle.

J'ai demandé : — C'est où, ici ? Il a haussé les épaules. — La dernière halte, pour certains. — Et pour les autres ? — Le départ.

Je l'ai regardé, sans comprendre. Il a désigné un coin du bar. Trois gars jouaient aux cartes. Leurs visages étaient à moitié dans l'ombre. Quand j'ai approché, l'un d'eux a levé la tête. Son œil gauche était voilé, mais il brillait comme un phare dans le brouillard.

— T'es nouveau, toi, hein ? — Ouais, j'suppose. — Alors assieds-toi. Ici, on parle pas des morts. On parle des routes.

J'ai pris une chaise. Ils ont continué leur partie sans me regarder. Sur la table, les cartes n'étaient pas en papier. C'était des morceaux de métal, gravés de symboles : routes, nuages, moteurs, visages. J'ai compris que chaque carte représentait une vie, une trajectoire. Les leurs, peut-être. Ou la mienne.

L'un d'eux a glissé une carte vers moi. Un as de route, tout noir, sans dessin. Il m'a dit : — À toi de tracer.

J'ai voulu répondre, mais la guitare s'est arrêtée. Un silence lourd est tombé. Tous les regards se sont tournés vers la porte d'entrée. Une brume blanche s'y infiltrait lentement. À travers, on devinait des phares, le son d'un moteur, une silhouette.

Un homme entra. Grand, casqué, la visière abaissée. Sa veste portait un patch effacé : Free Dust MC. Mon club.

Il s'est avancé, a retiré son casque. Son visage n'avait pas d'âge, mais ses yeux… c'étaient les miens. Pas un miroir, pas un reflet. Plutôt ce que j'étais avant : vivant, usé, vrai.

Il s'est approché, a posé une main sur mon épaule. — Tu continues la route, JL. T'arrêtes pas. Pas encore. J'ai voulu parler, mais il a ajouté : — Ils viendront, les deux autres.

Quand ce sera l'temps.

Puis il a souri. — Et souviens-toi d'une chose : la route, c'est pas l'endroit. C'est l'état d'esprit.

Il s'est éloigné, a remis son casque, et a disparu dans la lumière des phares. La porte s'est refermée doucement derrière lui.

Le barman s'est approché. — Il t'a dit l'essentiel, non ? J'ai hoché la tête. — Ouais. Mais j'sais toujours pas où je vais. — Personne le sait. C'est ça, la ride éternelle.

Il a levé son verre, un geste solennel. Les autres ont fait pareil. Leurs voix se sont élevées, rauques, fraternelles : « Je te souhaite de belles rides là où tu vas, mon chum ! »

La phrase a résonné dans le bar, dans ma poitrine, dans la route tout entière. Un grondement s'est mêlé à leurs voix, celui des moteurs dehors, tous en marche. Des dizaines, peut-être des centaines. Le son m'a soulevé le cœur. C'était pas du bruit. C'était un chœur. Le rugissement des disparus.

Je suis sorti. Ma bécane m'attendait. Elle brillait d'une lumière intérieure, comme si elle aussi se souvenait.

J'ai enfourché la selle. Le vent a soufflé, chaud, porteur de poussière et de cendres. J'ai regardé une dernière fois le bar. À travers la vitre, les silhouettes levaient leurs verres vers moi.

J'ai murmuré : — À la prochaine, les gars.

Puis j'ai tourné la poignée. Le moteur a rugi comme un tonnerre, et la route s'est ouverte devant moi. Pas de fin, pas de ligne d'arrivée, juste l'horizon et cette impression étrange que quelque part, quelqu'un pense encore à moi.

Et pendant que j'avalais les kilomètres du néant, une seule phrase me revenait, douce et lourde à la fois :

Je te souhaite de belles rides, là où tu vas, mon chum…

J'ai souri. J'crois que, pour la première fois depuis longtemps, j'étais exactement là où j'devais être.

Chapitre 2 — Les frères du vent



Je les vois encore, Slim D et Marty GrosTire, comme le disait affectueusement si bien Dindon. Ils croient être seuls dans le vieux garage des Free Dust, mais j'suis là, quelque part dans le vent, entre deux soupirs de moteur.

Le local sent toujours l'huile chaude, la graisse, le métal mouillé. Les outils traînent sur l'établi, les affiches de pin-up se décollent, la radio grésille une vieille toune de CCR. Rien n'a changé. Sauf moi.

Slim D est penché sur sa Slim 2018, les mains pleines de cambouis. Le genre de gars qui ne laisse jamais un boulon tranquille. Il parle tout seul, encore. — Faut pas qu'j'laisse rouiller la bête, hein, vieux ? T'aimerais pas ça, toi, voir un moteur mourir avant sa ride.

Je le sens nerveux. Il parle à voix haute pour se convaincre que j'écoute. Et il a raison. J'écoute.

Marty GrosTire, lui, est assis sur un tabouret, une bière ouverte à la main. Son Breakout luit dans le coin, noir profond, pneus aussi larges que ses bras. Il regarde Slim bricoler et lâche : — T'perds ton temps, Slim. JL nous regarde plus. Il est parti. C'est comme ça.

— Ferme-la donc, gros. Tu dis ça, mais t'as pas dormi c'tte nuit. — Et toi ? — Moi non plus.

Ils se taisent. Le silence qui suit sent la fatigue et le manque. Ils ont les traits tirés, les yeux creusés. J'me reconnais là-dedans. Le vide, je connais ça.

Slim essuie ses mains sur un chiffon, s'approche du Tri Glide couvert d'une bâche. Mon Tri Glide. Mon Harley-Davidson Tri Glide 2022, qui m'a accompagné sur toutes les routes. Ils la gardent là, comme un autel. Chaque semaine, Slim la démarre « pour faire tourner l'âme ».

Ça me fait rire, mais au fond, j'suis touché.

La première fois, c'était trois jours après les funérailles. Slim était entré dans le garage tout seul, sans le dire à personne. Il avait enlevé la bâche, mis la main sur le réservoir, pis il avait murmuré : « On te laisse pas mourir deux fois, vieux. » Depuis ce jour-là, chaque semaine, il la part. Il la laisse ronronner cinq minutes, les yeux fermés, comme on écoute un cœur battre. Marty fait semblant de trouver ça niaiseux. Mais j'l'ai vu, moi, rester dans le cadre de porte à écouter jusqu'à la fin, sans dire un mot.

Il soulève la toile. Le chrome brille encore. Il pose sa main sur le réservoir. — T'sais, JL, j'te jure qu'j'ai entendu ton moteur hier soir. Un grondement, comme un appel. Marty grogne : — T'as trop bu. — Peut-être. Mais j'l'ai entendu quand même.

Je m'approche d'eux, du mieux que je peux. Ici, bouger, c'est pas marcher. C'est vouloir. Et plus tu veux fort, plus t'existes. Alors je veux.

Un souffle passe entre eux. Les clés suspendues à un clou se mettent à tinter doucement. Slim recule d'un pas. — T'as vu ? Marty fronce les sourcils : — Le vent. — Y'a pas d'vent, gros. Pas ici.

Je ris. Un rire qui ne fait pas de son. Ils le sentent, pourtant. Slim lève les yeux, lentement, comme s'il savait exactement où regarder. Nos regards se croisent. Une fraction de seconde. Assez pour que j'voie la larme qu'il retient.

Je pourrais lui parler, j'le sens. Mais j'ose pas. Pas encore. Si j'ouvre la bouche, j'ai peur que tout ça s'effondre, que la frontière se referme.

Marty se lève, avale une gorgée de bière. — Demain, on va au bar du coin. Le Croc du Loup. On lève nos verres pour le vieux. Slim acquiesce. — Ouais. Et on fera ronfler les bécanes pour lui.

J'voudrais leur dire que j'suis là, que j'entends, que j'roule encore quelque part. Mais ce monde-ci ne parle pas ma langue. Ici, tout passe par le métal, le bruit, la vibration.

Alors j'me concentre. Je pense à ma moto, à son cœur de fer, à son grondement. Un instant, le silence se fend : le moteur de mon Tri Glide démarre tout seul. Un coup sec, profond, parfait. Le bruit remplit le garage.

Slim sursaute, Marty lâche sa bouteille. — Saint-chriss ! souffle-t-il. Slim crie : — J'le savais ! Tu vois, gros ? J'te l'avais dit ! C'est JL !

Je sens la puissance de la machine me traverser. Comme si nos âmes vibraient ensemble. Mais c'est bref. Le moteur s'éteint, net. Le silence retombe, lourd comme un couvercle.

Marty se signe. — T'sais, j'suis pas croyant, Slim, mais là, j'commence à trouver ça weird. Slim rit nerveusement : — C'est juste un rappel, gros. JL nous dit qu'y est pas ben loin.

Il dit ça, et j'vois son regard. Y croit vraiment. Et moi, j'me dis que tant qu'ils y croient, j'existe encore un peu.

La nuit est tombée sur leur petit coin de campagne. Le garage est resté fermé, les outils rangés, les bières vidées. Mais l'écho de la moto résonne encore dans leurs têtes, j'en suis sûr. On ne fait pas taire un moteur qui s'est réveillé tout seul.

Je les regarde de loin. De là où je suis, les rêves des vivants brillent comme des phares au loin sur une autoroute de nuit. Certains vacillent, d'autres s'éteignent. Ceux de Slim D, eux, brûlent clair.

Il dort sur le divan du garage, le cuir encore sur le dos, les bottes au sol. La radio grésille doucement dans un coin. J'approche, et je sens l'odeur familière de la poussière et du métal chaud. Son esprit n'a pas encore fermé la porte, alors j'essaie. Je lui parle. Pas avec la bouche, non. Avec la vibration.

« Slim… »

Sa tête bouge, il fronce les sourcils. Je recommence. « Garde les phares allumés. »

Son rêve s'allume aussitôt. Je me vois dans son monde : la route, la lune, nos bécanes alignées, moi devant, lui derrière. Le vent nous traverse, la musique du moteur couvre tout. C'est un beau souvenir. Mais dans ce rêve-là, je ne disparais pas. Je me retourne, je lui souris, et je dis encore : « Garde les phares allumés. »

Il se réveille d'un coup, haletant. Les yeux grands ouverts, la sueur au front. Il se redresse, regarde autour de lui. Le garage est vide, mais la radio s'est rallumée toute seule. Une vieille chanson passe : Riders on the Storm. Slim se met à rire, nerveux. — C'est ça, vieux… continue d'me hanter, j'm'en plains pas.

Il se lève, sort une bière du frigo, s'assoit sur la marche du garage. Le ciel est plein d'étoiles. Il parle tout seul, mais j'entends chaque mot. — Si t'es là, JL, j'te dis une affaire : t'as pas fini d'me faire jaser tout seul. Il lève sa canette, fait un toast au vent. — À toi, mon chum. Pis à la route, toujours.

Je sens quelque chose en moi se détendre. Ici, même un murmure de vivant a du poids. Ses mots m'ancrent, me gardent présent. Je flotte autour de lui, j'écoute le moteur de sa Slim ronfler doucement, comme s'il veillait avec moi.

Plus loin, dans sa maison, Marty GrosTire dort mal. Ses rêves sont lourds, englués dans le gasoil et la culpabilité. Il revoit la scène de l'accident : les phares, le bruit, le choc. Ça tourne en boucle, sans fin. Je m'en approche, mais son esprit est fermé comme un capot soudé. Alors je me contente de rester à distance.

Sur sa table de chevet, une vieille photo de nous trois. Slim, Marty et moi, sur la route du nord. Les trois bécanes alignées, la poussière derrière. Je sens le chagrin l'étouffer même dans son sommeil. Je voudrais lui dire que ça va, que c'est pas sa faute. Mais chaque fois que j'essaie, une force me repousse, comme un vent contraire. Il n'est pas prêt. Pas encore.

Vers trois heures du matin, son Breakout se met à vibrer tout seul dans le garage attenant. Un grondement profond, étouffé. Marty sursaute, court allumer la lumière. Il ouvre la porte et voit la moto frémir, les feux rouges clignoter comme un cœur qui bat. Il reste planté là, bouche ouverte. Puis il murmure, la voix tremblante : — JL… c'est toi ?

Je voudrais lui répondre. J'essaie. Les phares s'allument d'eux-mêmes, un court instant. Une bouffée de chaleur traverse la pièce. Marty recule, se cogne au mur. Il rit nerveusement, entre la peur et la joie. — Criss… t'es donc ben têtu, même mort.

Le Breakout s'éteint aussitôt. Silence. Mais Marty reste là, debout, à respirer fort. Il chuchote : — Si c'est vraiment toi… reviens pas me hanter, viens juste m'aider à pas t'oublier.

Ses mots m'atteignent comme un choc électrique. C'est ça, la frontière : on ne revient pas pour se montrer, on revient pour rappeler. Je m'éloigne doucement, les laissant dans leur nuit. Deux frères de route qui dorment mal, chacun à sa manière, et moi, leur ombre qui veille, accrochée entre le bruit et le silence.

Le jour s'est levé sans lumière. Ici, le matin, c'est pas un lever de soleil, c'est juste le gris qui s'installe. Un brouillard épais flotte au-dessus de la route, comme une mer en attente. Je roule depuis des heures, sans savoir où je vais. Mais je sens que quelque chose change.

Le moteur de mon Tri Glide ronronne d'un son plus grave, presque humain. À chaque battement, on dirait qu'elle me parle. Pas avec des mots, mais avec des souvenirs. Je les revois, mes frères. Leurs rires, leurs insultes, leurs voix dans le vent. Le genre de souvenirs qui piquent un peu derrière les yeux.

Plus j'avance, plus le brouillard s'éclaire. Des phares apparaissent, lointains, puis se rapprochent. Je ralentis. Ils sont trois, alignés comme dans un cortège. Des bécanes anciennes, cabossées, mais vivantes. Je reconnais tout de suite la première. Une vieille Indian Chief, rouge sang, moteur latéral. Et dessus, un type que j'ai pas vu depuis trente ans. Bob « Le Trappeur » Lemoine.

Il m'avait appris à manier une Harley comme un cheval sauvage, et il est mort dans un fossé près de Trois-Rivières, une nuit d'hiver. J'lui avais tenu la main jusqu'à la fin.

Il me fait signe, la tête basse. Je m'approche. Nos phares se croisent, et j'vois son sourire. Toujours les mêmes yeux clairs, la même barbe rousse. — J'me disais que t'allais finir par nous rejoindre, Bigtoy. — J'pensais que c'était un mauvais rêve. — Non. C'est la dernière route, vieux. Y'a pas d'retour ici.

Les deux autres s'approchent. Des inconnus, mais leurs regards me parlent. Des types du genre qu'on croise une fois sur la route et qu'on oublie jamais. Je les salue d'un signe.

Bob continue : — Tu sens encore le monde d'en haut, hein ? — Ouais. J'les vois, Slim et Marty. — Tant que tu sens encore la route des vivants, tu peux les atteindre. — Comment ? — En roulant. Toujours en roulant.

Il accélère un peu, m'invite à le suivre. On s'élance ensemble, les quatre, dans une sorte de couloir de brume. Les sons changent. Des grondements de moteurs, des cris de vent, des échos de voix. Des centaines de rideurs invisibles autour de nous. Leur énergie vibre à travers le bitume. C'est pas une route, c'est une mémoire collective, une autoroute d'âmes qui refusent de s'arrêter.

Bob crie par-dessus le vacarme : — Regarde bien, Bigtoy ! Ici, tout ce que t'as vécu laisse une trace !

Et d'un coup, je vois. Chaque bande de goudron sous mes roues scintille. Chaque ligne blanche est un souvenir. Des visages, des moments, des routes du passé. J'aperçois Slim D et Marty GrosTire, quelque part dans ce réseau de lumière. Ils sont assis dans leur garage, les mains sur mon Tri Glide. Ils parlent de moi. Et pendant une fraction de seconde, je sens leurs cœurs battre au même rythme que mon moteur.

Le contact me déchire. Une douleur étrange, pas physique — une nostalgie pure. Je freine, trop fort. La moto glisse, la route se tord. Je perds l'équilibre. Tout devient flou.

Quand je rouvre les yeux, je suis seul. Plus de Bob, plus de brume. Juste un chemin poussiéreux, planté entre deux mondes. Au loin, j'entends encore les échos de moteurs, et quelque chose d'autre…

Des voix. Des voix réelles. Slim D et Marty, dans leur garage, en train d'argumenter.

— J'te dis qu'j'l'ai senti, gros ! Un souffle chaud, j'te dis ! — Un souffle ? Dans un garage fermé ? — Ouais ! Pis la radio s'est mise à jouer toute seule, encore Riders on the Storm. — T'es malade, Slim. — J'suis pas fou ! Il est là, j'te dis !

Je les entends clairement, comme s'ils parlaient dans mon casque. Je ris, sans bruit. Slim, toujours à s'emporter. Marty, toujours sceptique. Rien n'a changé.

Je me concentre, encore une fois. Leur garage m'apparaît au loin, comme un mirage. Leurs motos, leurs outils, leurs visages. J'essaie de bouger vers eux, mais une force m'en empêche — comme si la route refusait que je la quitte.

Alors je laisse filer un signal, un simple battement. Un grondement sourd, faible, mais assez fort pour traverser le mur des mondes. Le moteur de mon Tri Glide s'allume à nouveau dans leur réalité. Les phares clignotent, trois fois. Un pour chacun d'eux, et un pour moi.

Slim tombe à genoux, les mains tremblantes. Marty recule, bouche bée. — JL… c'est toi, hein ? souffle-t-il. Slim ferme les yeux, les larmes plein la barbe. — Continue ta ride, vieux. On t'oubliera pas.

J'voudrais leur répondre. Mais ici, les mots, ça n'existe pas. Alors je roule. Toujours. Parce qu'à chaque fois qu'ils pensent à moi, la route se rallonge un peu.

J'les vois se préparer. Le soleil cogne sur le garage, lourd, sans éclat. Slim D a déjà sorti les motos. Sa Slim 2018 ronfle doucement, impatiente de rouler. Marty, lui, tourne autour de sa Breakout comme un ours autour d'une proie. Ils disent pas grand-chose. Leur regard suffit.

— On fait quoi si on y va ? demande Marty. — On roule. — Pis après ? — On verra. JL aurait fait pareil.

Je souris. Ouais, c'est vrai. Je les aurais pas laissés ruminer, j'leur aurais dit d'aller voir par eux-mêmes.

Ils démarrent ensemble. Deux grondements qui montent, s'unissent, remplissent la cour. Le son passe à travers moi, me réchauffe. C'est comme si chaque vibration me redonnait un peu de chair. Ils partent. Leur sillage me tire avec eux. J'les suis.

La route du retour, celle de mon dernier run. Elle a l'air différente maintenant. Plus vide, plus longue, presque vivante. Les arbres penchent comme s'ils les regardaient passer. Le ciel s'assombrit lentement, sans nuage. Le genre de lumière qui précède un orage… ou une révélation.

Slim D roule en tête. Sa veste flotte, son casque penché contre le vent. Il conduit comme un homme qui sait qu'il cherche quelque chose, même s'il sait pas quoi. Marty suit, prudent, concentré, la mâchoire serrée. Ils roulent sans parler, juste le vent et les moteurs.

Quand ils atteignent le virage, tout se fige. Je sens la route vibrer sous eux, comme si elle reconnaissait leurs pneus. C'est ici que j'ai quitté le monde. Une trace noire, presque effacée, serpente sur l'asphalte. Slim coupe le moteur. Le silence retombe, lourd, religieux. Marty retire son casque. — Criss… j'pensais jamais r'venir ici. Slim descend, regarde la courbe, puis s'accroupit. — Tu penses qu'il a souffert ? — Non. JL, il est parti d'un coup. Comme un coup de vent. — Ouais. Un sacré vent.

Je me tiens à côté d'eux, invisible, mais si près que j'pourrais presque leur toucher l'épaule. L'air devient plus dense, plus chaud. Je sens le moteur de mon Tri Glide battre quelque part, pas loin. Alors je pousse un peu plus. Pas avec mes mains, pas avec ma voix. Avec ma volonté.

Le vent se lève. Les feuilles tourbillonnent, la poussière s'élève. Slim lève la tête : — Tu sens ça, gros ? — Ouais… c'est comme… j'sais pas…

Un grondement surgit du virage, profond, guttural. Le même bruit que ma moto quand j'ouvrais les gaz à fond. Les deux reculent d'un pas. Les phares s'allument tout seuls, au bord de la route. Personne derrière. Rien, sauf cette lumière qui pulse lentement, comme un cœur.

Slim s'avance, les bras ouverts. — JL ? Je voudrais lui répondre. Mais ici, c'est le vent qui parle pour moi. Je le fais souffler dans les arbres, siffler dans leurs casques. Je veux qu'ils comprennent que je suis là, sans leur faire peur.

Marty murmure : — On devient cinglés, Slim. — Non, gros. C'est lui. Il veut qu'on sache qu'il roule encore.

Ils s'agenouillent tous les deux au bord de la route. Pas de larmes, pas de prières. Juste ce moment de silence, pur, brut, fraternel. Je sens la chaleur de leurs moteurs fondre dans la mienne. Nos cœurs s'alignent.

Une lumière traverse la route, bleue, douce, presque liquide. Elle les enveloppe un instant. Leurs visages s'éclairent d'un calme rare. Marty ferme les yeux. Slim pose sa

main sur l'asphalte. — Si t'es là, vieux, t'inquiète pas. On garde la route propre pour toi.

Je ris. Un rire sans son, mais sincère. Le genre de rire qu'on lâche après un long run quand la fatigue tombe et que tout devient clair.

Ils remontent sur leurs bécanes. Marty dit : — On devrait r'partir. Y'a plus rien à voir ici. — Si. Y'a tout à sentir, gros.

Ils allument leurs moteurs. Avant de partir, Slim regarde encore la courbe. — T'as bien roulé, JL. T'as fini ta ride comme un seigneur.

Chapitre 3 — Le relais des âmes



Ça faisait déjà quelques semaines que je les regardais tourner en rond. Slim D qui passait son temps au garage à nettoyer des outils déjà propres, Marty GrosTire qui se rongeait les nerfs à force de se dire qu'il avait « senti quelque chose » sur la route. Mais y'avait surtout Manon. Elle, elle m'oubliait pas. Elle venait souvent, parlait doucement à l'urne que Slim gardait sur l'étagère du coin.

C'est drôle, hein ? Quand t'es vivant, t'penses jamais à ce que les autres ressentent autour de toi. Mais une fois parti, chaque mot, chaque geste résonne dans ta tête comme un moteur dans un tunnel.

Manon posait sa main sur l'urne et disait toujours la même affaire : — Salut mon Bigtoy… j'sais pas si t'entends, mais j'te parle pareil.

Et moi, j'l'entendais. Chaque fois. Sa voix traversait la poussière, le vent, tout. J'la sentais comme une chaleur dans l'air, comme une main invisible sur ma joue.

Slim D, lui, faisait semblant d'pas trop y croire. Mais à chaque fois qu'elle repartait, il restait là, le regard perdu sur le métal poli. — Y'a ben quelque chose là-dedans,

murmurait-il. J'le sens dans ma peau.

Marty riait. — Ce qu'tu sens, c'est la bière d'hier soir, criss. — Va donc chier, gros tire, j'te dis que l'air change quand elle arrive.

Et il avait raison. Même d'ici, j'voyais la lumière changer quand Manon entrait dans le garage. Y'avait comme une vibration nouvelle, un souffle chaud. Mes cendres bougeaient, j'le sentais. Elles cherchaient à s'ouvrir au monde, à rejoindre la route.

Un soir, elle est arrivée avec une idée folle. Slim avait la tête dans un carbu, Marty graissait sa chaîne, pis elle leur a dit calmement : — Les gars… j'pense savoir comment le revoir.

Ils ont levé la tête en même temps, genre « quessé ça encore ? ». Slim a plissé les yeux : — Revoir qui ? — JL, mon Bigtoy. Marty a éclaté de rire. — Criss, Manon, t'es ben fine, mais on parle d'un gars parti pour de bon. — Justement. Parti, mais pas disparu.

Elle a pris l'urne dans ses mains. Un silence a rempli le garage, lourd, respectueux. On aurait dit qu'le temps lui-même s'arrêtait pour écouter.

— Quand j'le touche, j'le sens. Comme une brise, une chaleur. Pis l'autre jour, j'ai pris juste une pincée de cendre entre mes doigts… Elle a levé les yeux, sa voix a baissé. — J'ai senti son souffle, les gars. J'vous jure, il était là.

Slim a cessé de respirer une seconde. Marty a reposé sa bière. — T'es sérieuse ? — Plus que jamais. J'ai compris que si on éparpille ses cendres sur les routes qu'il aimait, il pourrait… revenir. Slim a ricané, nerveux. — T'es en train de dire qu'on va éparpiller du Bigtoy sur la 132 ? — Exactement. Là où il roulait toujours.

Un long silence. Puis Slim s'est levé, a regardé Marty droit dans les yeux. — On l'fait. — T'es malade ? — Non. On l'fait pour lui. Marty a grogné, mais son regard a trahi l'émotion. — Tabarnak… t'es têtu comme lui.

Et voilà. Le plan était lancé. Manon préparait les cendres, Slim réglait sa Slim, Marty polissait sa Breakout. De mon côté, j'le sentais venir. Quelque chose se préparait dans l'air. Un passage, peut-être. Un pont entre deux mondes.

Cette nuit-là, j'me suis tenu prêt. La route vibrait comme avant un orage. Les moteurs dormaient encore, mais je les entendais déjà respirer. J'me suis dit : Si c'est ce soir qu'ils m'ramènent, j'vais être là, complet, casque sur la tête, prêt pour le run.

J'avais aucune idée à quel point j'étais proche de revoir la lumière du monde.

La journée du rituel, y faisait beau, mais pas trop. Un ciel clair avec ce petit vent qui fait frissonner les feuilles sans qu'on sache d'où ça vient. Le genre de journée parfaite pour

rouler, tu sais ? Celle où t'as juste envie de foutre le camp loin et d'laisser le monde derrière toi.

Manon était déjà là, debout près du garage, son casque sous le bras. Slim D astiquait sa Slim 2018 comme si c'était une pièce de musée. Marty GrosTire, fidèle à lui-même, maugréait contre la chaleur et le café trop fort. Et puis y'avait **Carrie**, la blonde à Slim. Une vraie de vraie, pas du genre à rester sur le siège passager. Sa Street Bob 2025 brillait au soleil, d'un noir profond avec un petit filet rouge sur le réservoir. Une beauté.

Elle riait en regardant Slim passer le chiffon sur sa moto. — Hey, fais gaffe, t'vas la polir à l'os, tabarnak. Slim ricane : — Toi, j'te laisse même pas toucher la mienne, tu frottes tout croche. Carrie lui tire la langue, puis son regard s'adoucit. — J'me rappelle encore, dit-elle, la fois où c'est **Bigtoy** qui m'a polie la Street Bob. Elle se met à rire. — Il disait : « Une moto propre, c'est comme une conscience, ça roule mieux. » Slim éclate de rire, la voix un peu cassée : — Ouais, pis il en a passé du temps à la faire briller. Le gros aimait ça voir son reflet dans le chrome. Carrie hoche la tête. — Que de souvenirs, hein… il me manque, criss.

Un silence lourd s'installe. Personne ose parler. C'est Manon qui brise l'air. — Les gars… c'est aujourd'hui. On va le faire pour de vrai.

Elle tient une petite boîte en bois, simple, mais belle. Dedans, un sachet de velours noir contenant une partie de mes cendres. Je la vois de loin, debout entre les trois, fière et solide malgré la peine. Et j'te jure, je sens son cœur battre. Chaque pulsation fait vibrer le vent autour d'elle.

Slim s'approche, met une main sur son épaule. — T'es sûre de vouloir faire ça, Manon ? — Plus que jamais. Il détestait rester enfermé. JL, il était fait pour la route. Marty grogne doucement. — C'est pas faux. Même mort, y trouve encore le moyen de s'dégourdir les pneus.

Ils éclatent de rire, nerveusement. Ça fait du bien de rire, même dans l'étrange. Moi, j'suis là, juste à côté d'eux. Le vent tourne, chaud, dense. J'vois la poussière bouger, des reflets argentés dans l'air. Mes cendres m'entendent.

Slim regarde les trois motos. — Bon, on fait ça à l'ancienne. On prend la route du lac, pis à chaque virage, on disperse un peu de JL. Carrie sourit. — Une ride pour lui, une ride pour nous. Marty acquiesce. — Pis à la fin, on prend une frette en son nom. — Tabarnak, évidemment, ajoute Slim.

Ils montent sur leurs bécanes. Les moteurs rugissent, trois cœurs qui battent à l'unisson. Le sol vibre jusque dans mon monde. Je sens les vibrations me traverser, me ramener un peu à la vie.

Manon monte derrière Slim, son bras serré autour de sa taille, tenant la boîte près d'elle. Elle ferme les yeux, murmure : — Allez, mon Bigtoy… viens rouler avec nous.

Je suis déjà là. Le vent se lève. La route s'ouvre, longue et claire. Les premiers kilomètres se font dans un silence presque sacré, juste les moteurs et le souffle du vent. La 132 s'étire devant eux, familière, usée, belle comme toujours.

Au premier virage, Slim ralentit. Ils s'arrêtent sur le bord de la route. Manon descend, ouvre la boîte. Ses doigts tremblent un peu, mais son geste est précis. Elle prend une petite pincée de cendre, la lève au vent, puis la laisse filer.

La brise s'empare des grains, les fait danser dans la lumière. Et là, tout change. L'air devient dense, électrique. Un parfum d'essence et de cuir se mêle au vent. Slim et Marty se regardent. — T'as senti ça ? dit Marty. — Criss oui…

Manon ferme les yeux, un sourire triste aux lèvres. — Il est là…

Et elle a raison. J'suis là. Autour d'eux. Dans l'air, dans le bruit, dans chaque vibration de leurs moteurs. Je sens la route me reprendre. Un grondement monte du sol, profond, familier. Ma Harley.

Le bruit surgit de nulle part. D'abord lointain, puis plus proche. Les trois lèvent les yeux vers la brume qui s'installe sur la route. Un nuage de poussière argentée tourne lentement, se condense. Et dans ce halo…

Ma silhouette. Casque noir, blouson usé, mains sur le guidon de mon Tri Glide. Le moteur ronronne comme avant. J'avance lentement, sans un mot, entouré d'un brouillard doux et chaud.

Slim D laisse tomber son casque à terre. — Criss de câlisse… regarde ça, gros ! Marty n'en croit pas ses yeux. Manon pleure, un sourire plein de lumière. Et Carrie, la bouche ouverte, rit à travers les larmes. — Tabarnak… t'as vu ça, Slim ? Il est là, le gros !

Je m'arrête devant eux. Nos regards se croisent, malgré la brume. Slim s'avance, la voix tremblante mais pleine de joie. — Pis, Bigtoy… ça va le gros ? Ride-tu en masse là-bas ?

Je ris. Un vrai rire, du ventre, qui fait vibrer le vent. Et j'te jure, ils l'entendent. Marty éclate de rire aussi. Carrie crie : — Montre-leur donc ton chrome, vieux, qu'on voit si t'entretiens encore ton stock, là-bas !

La brume se soulève autour de moi. Ma moto brille, parfaite, comme neuve. Le vent siffle doucement, et je sens mon cœur — ou ce qu'il en reste — battre à l'unisson avec les leurs.

Le vent avait changé. C'était plus le vent d'une simple ride, c'était autre chose : un souffle chargé, presque vivant. Ils étaient quatre à rouler maintenant : Slim D en tête sur sa Slim, Marty GrosTire qui suivait avec son Breakout, Carrie derrière sur sa Street Bob 2025 qui ronflait comme une bête bien nourrie, et Manon, sur son Spyder F3 2023, casque noir mat, blouson ajusté, l'air d'une reine qui n'a plus rien à prouver.

Elle, elle avait dit en partant : — J'm'en criss si c'est pas une Harley, mon trois-roues fait le job. Pis elle avait rajouté, en souriant à Slim : — C'est p't'être pas deux pneus, mais j'ai encore le vent dans la face. C'est tout c'qui compte.

Et personne n'avait osé répondre. Parce que c'était vrai. Le vent, c'est tout c'qui reste quand t'as tout perdu.

La route filait droit vers le nord. Le soleil tombait, étirant leurs ombres sur l'asphalte. Manon ouvrait la voie par moments, avec cette assurance tranquille de quelqu'un qui a déjà vu la mort de près. Elle regardait le ciel, la route, le paysage, pis moi… Moi, j'étais partout autour d'eux, dans les reflets, dans le ronflement des moteurs, dans le parfum d'essence chaude.

Au troisième virage, Slim leva le bras pour ralentir. Ils se rangèrent tous sur l'accotement. La lumière du soir avait pris une teinte dorée, presque irréelle. Manon sortit de la petite boîte un peu de mes cendres, les fit glisser doucement dans le vent. Cette fois, la brise ne les emporta pas. Elles tourbillonnèrent, s'étirèrent sur la route, traçant une ligne lumineuse qui avançait devant leurs roues.

Marty resta bouche bée. — Tu vois ça, Slim ? — Criss que oui. Carrie enleva son casque, les cheveux dans le vent. — JL nous montre le chemin.

Et c'était vrai. Je leur montrais la route. Pas celle qu'ils connaissaient, mais une autre, cachée juste derrière le monde. Les arbres se mirent à trembler, le ciel vira au cuivre, et la ligne dorée s'élargit jusqu'à devenir une bande de brume claire. Ils se regardèrent, hésitants.

— On y va ? dit Slim. — On est venus pour ça, répondit Manon. Puis elle ajouta, avec ce sourire que j'aimais : — Fuck le reste.

Ils redémarrèrent, un à un. Les moteurs rugirent dans un ton qu'aucune oreille humaine n'avait encore entendu. Le sol vibrait d'une façon nouvelle, comme si chaque particule d'asphalte se souvenait de tous les bikers qui avaient roulé dessus.

La brume les enveloppa lentement. Le monde des vivants s'effaça. Les couleurs se fondirent en gris et en or. Et là, au loin, apparut une lumière vacillante. Une enseigne. Un vieux néon battant dans la brume :

LE RELAIS DES ÂMES.

Slim freina, abasourdi. — C'est quoi ça ? J'ai jamais vu d'bar ici. Marty fit tourner la tête de sa Breakout : — On est pas dans c'monde-ci, mon Slim. J'le sens. Manon posa les pieds à terre, son Spyder ronflant encore doucement. — On est rendus où il est.

Elle avait raison. C'était là, le croisement des routes, l'endroit où les morts et les vivants peuvent se revoir si la foi, le bruit et le cœur sont assez forts.

Ils coupèrent les moteurs. Le silence tomba, juste troublé par le tintement du vent contre les enseignes. Je les observais approcher de la porte. Sur la façade, un logo gravé dans le bois : un guidon avec deux ailes et, en dessous, une phrase à moitié effacée : « **Pour ceux qui roulent encore.** »

Carrie siffla, impressionnée. — Criss, c'est pas un mirage, ça. Slim posa la main sur la poignée. — Y'a qu'une façon d'savoir.

La porte s'ouvrit dans un souffle chaud. Une odeur de bière, de cuir et de musique s'échappa. Ils entrèrent.



Dedans, c'était comme tous les bars où on avait levé nos verres, pis comme aucun d'eux en même temps.

Le bois était sombre, patiné par des générations de coudes appuyés. Des lampes à pétrole diffusaient une lumière dorée qui dansait sur les murs couverts de patchs, de photos, de plaques de clubs dont certains n'existaient plus depuis cinquante ans. Dans un coin, un vieux jouait de la guitare, une mélodie simple, sans paroles. Le genre de toune qu'on connaît sans l'avoir jamais apprise.

Les clients se sont retournés quand la porte s'est ouverte.

Des visages. Des dizaines de visages. Certains, je les connaissais. D'autres, je les avais jamais vus — mais ils avaient tous le même regard. Celui de ceux qui ont roulé jusqu'au bout de leur route.

Slim a enlevé son casque lentement. — Criss… murmura-t-il. On est où, là ? Marty a regardé autour, la bouche entrouverte. — J'sais pas, gros. Mais ça sent la bière pis le cuir. Ça peut pas être l'enfer.

Carrie a ri, nerveuse, puis son rire s'est arrêté net.

Parce que j'étais là.

Assis à la table du fond. La même table ronde. Les trois chaises. Mon vieux blouson accroché au dossier.

Je me suis levé.

Manon a porté la main à sa bouche. Ses yeux se sont remplis d'eau d'un coup, comme une digue qui lâche. — Mon Bigtoy…

Elle a traversé la salle sans regarder personne d'autre. Elle s'est arrêtée devant moi, à un pied de distance, comme si elle avait peur que je disparaisse si elle me touchait.

— T'as l'air… vrai, qu'elle a soufflé.

— J'suis vrai, ma belle. Juste… de l'autre bord.

Elle a levé la main, lentement, et elle l'a posée sur ma joue.

Sa main était chaude. La mienne, je sais pas. Mais je l'ai sentie. Seigneur que je l'ai sentie.

— T'es froid, qu'elle a dit en riant à travers ses larmes. T'as toujours eu les mains froides quand tu roulais le soir.

— Pis toi, t'as toujours eu les mains chaudes pour deux.

Elle a ri. Un vrai rire, le sien, celui que j'avais pas entendu depuis… depuis l'autre vie.

Slim s'est approché, les yeux rouges, en essayant de faire le tough. — Ben voyons donc, gros. On te cherche partout pis t'es là, à boire des bières avec des fantômes ? — J'bois pas, Slim. J'attends. C'est pas pareil. — T'attends quoi ? — Vous autres, tabarnak.

Marty s'est avancé à son tour. Il regardait ses bottes. Le gros Marty, qui avait peur de rien sur une moto, avait l'air d'un petit gars pris en faute. — JL… j'voulais te dire… la soirée où t'es parti, j'étais supposé te suivre. J'avais dit que j'passais te rejoindre après le souper. Pis j'me suis endormi sur le divan comme un cave. Quand j'me suis réveillé, la radio parlait d'un accident sur la route du nord…

Sa voix a cassé.

— C'est pas ta faute, Marty. — J'aurais dû être là. — Écoute-moi bien, gros tire. Si t'avais été là, on serait deux à rouler dans la brume aujourd'hui. Le virage, il m'attendait moi. Pas toi. C'est pas une question de faute. C'est une question de route. La mienne finissait là. La tienne, elle continue. Alors arrête de te ronger le cœur avec ça, pis roule-la comme du monde.

Il a levé les yeux. Deux grosses larmes coulaient dans sa barbe. — Criss que tu me manques, vieux. — Toi aussi, gros. Toi aussi.

Le barman — le grand noir aux mains larges comme des pistons — est arrivé avec un plateau. Cinq verres. Il les a déposés sur la table sans un mot, avec un sourire tranquille, comme si des retrouvailles de même, il en voyait tous les soirs.

— Ici, on trinque avec ce qu'on a, qu'il a dit. Les vivants avec de la bière. Les autres… avec le souvenir.

On s'est assis. Tous les cinq. Comme avant. Comme toujours.

Slim a levé son verre le premier. — À Bigtoy. — À Bigtoy, ont répété les autres. — Pis à la route, a ajouté Manon en me regardant droit dans les yeux. À ta route, mon amour. Où qu'elle mène.

On a trinqué.

Le bruit des verres a résonné dans la salle, et d'un coup, tous les clients se sont levés. Tous. Les vieux, les jeunes, ceux des clubs disparus, ceux des photos jaunies. Ils ont levé leurs verres vers notre table, en silence.

Et dans ce silence-là, j'ai entendu le grondement. Dehors. Des centaines de moteurs qui tournaient au ralenti, comme un chœur qui respire.

Bob « Le Trappeur » Lemoine s'est approché de notre table, son casque sous le bras, sa barbe rousse toujours pareille. — Faut pas niaiser, Bigtoy. La brume tient pas

éternellement. Quand elle va se refermer, tes vivants devront être repartis… ou rester. — Rester ? a demandé Carrie. — Ceux qui restent ici roulent avec nous. Pour toujours. C'est beau, mais c'est pas leur temps. Pas encore.

Manon a serré ma main plus fort. — J'veux pas te laisser repartir tout seul. — J'suis pas tout seul, ma belle. Regarde autour. J'ai une armée de frères ici. Pis toi, t'as ta vie, tes routes, ton Spyder qui t'attend dehors. Faut que tu roules pour nous deux, maintenant. C'est ça, la promesse.

— Quelle promesse ? — Celle que tu m'as faite quand on s'est mariés : « Tant qu'y aura du vent, on roule. » Ben le vent, il souffle encore. Pour toi. Alors roule. Pis chaque fois que tu vas sentir une bourrasque chaude dans le dos, dans un virage, quand y'a pas de raison… ça va être moi.

Elle a fermé les yeux, les larmes coulaient pour vrai cette fois. — J'te sens déjà, mon Bigtoy. Chaque fois.

Slim s'est levé, a posé sa main sur mon épaule. Sa main tremblait. — On va garder ton Tri Glide en marche, vieux. Chaque semaine. Pour faire tourner l'âme. — J'le sais, Slim. J'l'entends d'ici. C'est beau, ce que tu fais. Continue.

Marty s'est levé à son tour, a essuyé ses yeux du revers de sa manche. — Pis moi, j'vais arrêter de brailler dans mon garage à trois heures du matin… enfin, j'vais essayer. — Essaie fort, gros. Pis quand ton Breakout va vibrer tout seul, dis-toi que c'est juste moi qui passe te saluer.

Carrie a ri, a levé son verre une dernière fois. — À la prochaine ride, Bigtoy. — À la prochaine, ma belle. Garde ton chrome propre.

Dehors, la brume commençait à bouger, à se resserrer comme une marée qui se retire. Bob a fait un signe de tête vers la porte. — C'est l'heure.

On s'est levés. Manon m'a serré dans ses bras une dernière fois, fort, comme si elle voulait imprimer mon odeur dans sa mémoire pour toujours. — Je te souhaite de belles rides, là où tu vas, mon chum, qu'elle a murmuré dans mon cou.

Cette phrase-là. Leur phrase. La nôtre.

— Pis moi, j'te souhaite de belles rides là où tu restes, mon amour. Longues. Pleines de soleil.

Ils sont sortis, un à un, dans la lumière dorée de la porte. Slim le dernier. Il s'est retourné sur le seuil, a levé deux doigts en signe de victoire, comme on faisait sur la route quand on se dépassait.

— Free Dust, mon chum. — Free Dust, Slim. Pour toujours.

La porte s'est refermée doucement.

Le barman a ramassé les verres, en silence. — Ça va, vieux ? — Ouais. Ça va pour vrai, maintenant.

Je suis resté assis un moment, seul à ma table, avec mon blouson sur le dossier de la chaise et le goût du souvenir sur les lèvres.

Dehors, j'ai entendu leurs moteurs partir. Quatre grondements qui s'éloignaient vers le monde des vivants.

Et moi, j'ai souri.

Parce que je savais, maintenant, que la route des vivants et la mienne se croisent à chaque virage — tant qu'il y a du vent, des moteurs, pis des cœurs qui se souviennent.

Chapitre 4 — Les routes sans horizon



Le Relais des Âmes a disparu derrière moi depuis un bon moment déjà. Reste juste la route, vide, lisse, interminable. Un ruban d'asphalte suspendu dans un ciel qui n'en finit plus. Pas d'arbre, pas de panneau, rien que le grondement de mon Tri Glide et le vent qui me traverse comme un vieux souvenir.

C'est drôle… Quand t'es vivant, tu penses que la mort, c'est la fin de la route. Mais ici, c'est l'inverse. C'est le départ du plus long run de ta vie.

J'roule depuis j'sais pas combien de temps. Le compteur affiche zéro, les aiguilles figées. Y'a plus de notion d'heure, plus de fatigue, plus de destination. Juste ce bruit, ce ronronnement qui pulse dans mes os. C'est pas juste le moteur… c'est le cœur du monde, j'te dis.

De temps en temps, une bourrasque passe à travers moi, chaude, familière. Je reconnais ces souffles-là. C'est eux. Slim D, Marty, Carrie, Manon. Chaque fois qu'ils pensent à moi, chaque fois qu'ils lèvent un verre ou qu'ils démarrent leurs machines, le vent se met à chanter. Et moi, j'le ressens. Ça me ramène un peu à eux.

Depuis le Relais, quelque chose a changé entre nous. On s'est vus. On s'est parlé. On s'est dit ce qu'il fallait se dire. Mais je le sens déjà : le monde d'en bas tire fort. Le quotidien, le travail, les factures, la fatigue… ça éteint doucement les braises. Même les plus belles promesses ont besoin d'être ranimées, des fois.

Je parle plus vraiment, maintenant. Ici, les mots se perdent dans la brume. Mais dans ma tête, tout reste clair. J'me dis que si le vent continue à souffler, c'est que j'ai encore quelque chose à faire.

Le vent… C'est pas juste de l'air. C'est la mémoire du monde. Il garde tout : les rires, les cris, les moteurs, les promesses. Et là, y'a un appel dans ce vent. Un son que j'connais pas. Un grondement différent, plus profond. Pas celui de mon Tri Glide — un autre, plus vieux, plus fort, comme si mille bécanes roulaient ensemble quelque part.

Alors j'accélère. Le paysage bouge pas, mais j'le sens changer. La route s'élargit, s'assombrit. Et d'un coup, j'les vois. Des phares, des silhouettes, des ombres dans la brume.

Une armée de bikers qui roulent sans fin. Des visages flous, des vestes pleines de patches, des casques usés. Certains me saluent en passant, d'autres disparaissent dans la poussière. C'est comme un convoi fantôme. Une procession qui roule depuis la nuit des temps.

Je m'intègre à eux sans réfléchir. On roule ensemble, côte à côte. Aucun mot, juste le son parfait des moteurs alignés. Et j'te jure, y'a pas d'musique plus belle au monde.

Chaque biker que je croise laisse une traînée de lumière derrière lui. Certaines brillent fort, d'autres s'éteignent presque aussitôt. J'comprends vite pourquoi. Ceux dont la lumière brille encore fort, c'est ceux qu'on n'a pas oubliés. Ceux dont la lumière pâlit… c'est les oubliés, les perdus, ceux dont plus personne parle.

C'est eux. Leur essence, leur souvenir, leur trace. Tant que quelqu'un, quelque part, se rappelle leur nom, la lumière reste vive. Mais dès qu'on les oublie, ils s'effacent. Pas de jugement, pas d'enfer, pas d'paradis — juste l'oubli.

Ça me glace un peu le cœur, même ici. Je pense à tous ceux qu'on a perdus, ceux dont personne parle plus. Des gars de clubs dissous, des solitaires, des routards sans famille. Leur lumière est mince, vacillante. Je jure intérieurement d'penser à eux aussi, de pas les laisser s'éteindre. Parce qu'un biker, même mort, mérite d'rouler quelque part.

Je regarde la mienne. Elle vibre bien, solide, dorée. Merci à eux — à Slim, à Manon, à tous. Leur amour, leur souvenir, c'est l'essence qui m'fait rouler encore.

Mais au loin, j'aperçois un éclat différent. Un feu plus grand, plus chaud. Et dans ce feu, une ombre. Une silhouette qui m'attend au bord de la route, casque à la main. J'freine, lentement. Le moteur ronronne encore un instant, puis s'éteint.

L'air sent le métal chaud et la poussière. L'homme s'avance. Vieil uniforme de cuir, barbe blanche, yeux clairs comme un matin d'hiver. Je l'connais pas, mais j'le reconnais quand même. C'est un de nous. Un vieux rider.

Il sourit, me tend la main. — Bienvenue sur la route sans horizon, Bigtoy. Sa voix est grave, tranquille.

Le vent change de ton. Un nouveau grondement monte à l'horizon, lourd, régulier, presque cérémonial. Je tourne la tête. Et j'les vois. Des centaines de phares en file, comme une armée de lucioles. Une procession entière qui avance lentement dans la brume, portant des drapeaux, des patches, des couleurs qu'aucun vivant n'a vues depuis longtemps.

Je me joins à eux sans réfléchir. C'est naturel, évident. Un gars me tape sur l'épaule en roulant. — Bienvenue dans le cortège, frère. Je souris. — C'est quoi, c't'run-là ? — Le dernier, pour certains. Le premier, pour d'autres. Il rit. — Ici, on roule pour se souvenir.

Je regarde autour. Les visages défilent, jeunes, vieux, hommes, femmes. Certains portent encore leurs casques, d'autres roulent tête nue, cheveux dans le vent éternel. Et tous, absolument tous, ont ce même regard tranquille. Celui de ceux qui savent que la mort, c'est juste une halte.

Une musique monte dans le vent, une mélodie que je reconnais pas. Une sorte de blues mécanique, un chant de route sans fin. Je ferme les yeux un instant, et j'me laisse porter.

Et dans ce silence parfait, j'pense à eux. Slim, Marty, Carrie, Manon. Je sais qu'ils pensent encore à moi, qu'ils parlent de moi, qu'ils gardent ma place au garage. C'est ça qui me garde ici. C'est ça, ma lumière.

Mais au fond du vent, entre les notes de ce blues, j'entends une autre voix, plus grave, plus lointaine : — Bigtoy… Je freine un peu. — Bigtoy… C'est la voix du vieux que j'ai croisé tantôt. — Le ralliement t'attend, frère. Faut qu'tu viennes maintenant.

Je rouvre les yeux. Les autres bikers continuent de rouler, insensibles. Mais la route, elle, commence à virer. Un croisement apparaît dans la brume. Et sur un panneau tordu, écrit en lettres brûlées : **« Le Rassemblement — Route des Frères Perdus. »**

Alors j'passe la première, et j'y vais. Sans peur, sans doute. Parce que j'me dis que peu importe où mène cette route, tant qu'y a du vent, j'suis encore vivant.

Le croisement m'a mené droit vers un plateau immense. Une sorte de plaine suspendue au-dessus de tout, où la route s'élargit jusqu'à devenir un vaste cercle de bitume craquelé. Au centre, des barils brûlent doucement, projetant des reflets orangés sur des centaines de motos garées en cercle. Des silhouettes bougent autour des flammes. Des rires, des voix graves, des odeurs d'huile et de bière. J'le sens tout de suite : ici, c'est le repos des vrais.

Je coupe le moteur, descends lentement de mon Tri Glide. Le vent s'est calmé, remplacé par un grondement sourd — celui de tous les moteurs au ralenti autour de moi, comme si le monde respirait à travers eux.

Une voix m'appelle. — Hey ! C't'un Free Dust, ça ! Je tourne la tête. Un gars s'avance, casque à la main, sourire plein la gueule. Barbe rousse, veste usée, écussons délavés. J'le reconnais tout de suite. — Bob… Le Trappeur ? — En chair, en os pis en poussière, mon vieux ! Il m'écrase dans ses bras, fort comme avant. Son rire résonne dans ma poitrine comme un moteur neuf. — J'me disais que t'allais finir par débarquer ici. Toujours en retard, calisse. — J'préfère dire : à l'heure du vent.

Autour de nous, les bikers lèvent leurs bouteilles, crient nos noms, tapent sur leurs réservoirs comme sur des tambours de guerre. Une odeur de feu, d'essence, de liberté pure.

Bob me conduit vers un groupe assis autour d'un vieux baril. Les visages sont familiers. Des gars du club, des frères qu'on a enterrés y'a longtemps. Y'a même **Ti-Loup**, celui qui jurait jamais mourir avant son moteur, et **Jack la Tache**, qui avait tatoué une flamme sur sa joue droite. Tous me saluent comme si j'étais parti hier.

— T'as ben roulé, Bigtoy, dit Jack. On t'a vu briller dans le vent. — J'me disais qu'vous deviez ben être quelque part. — Toujours, vieux. Ici, on attend les nouveaux arrivants, on les accueille avec un verre pis un feu.

Bob sort deux bouteilles d'un vieux sac de cuir. Des bières ambrées, étiquettes effacées. Il m'en tend une. — Tiens. Elle a pas de nom, mais elle goûte pareil. Je la bois. Le liquide est tiède, mais j'te jure, c'est le goût du monde d'avant : la route, le soleil, le vent dans la face, pis la fraternité.

— Dis donc, vieux, reprend Bob, t'as encore quelque chose de vivant en toi, hein ? Je hausse les épaules. — Peut-être. J'les sens encore, là-bas. Slim, Marty, Carrie, Manon… Bob hoche la tête. — Ouais. Tant qu'y pensent à toi, t'es mi-chemin. — Pis si un jour y m'oublient ? — Là, tu restes ici. Mais c'est pas un mauvais endroit, tu sais.

Il désigne le plateau autour de nous. Des feux, des rires, des ombres dansant dans la lumière. — Ici, c'est la halte. Entre deux mondes. On attend que le vent décide. Certains

partent, d'autres restent. Pis y'en a quelques-uns, comme toi, qu'ont encore une mission.

Une mission. Le mot reste suspendu dans l'air, lourd comme un orage. Je fronce les sourcils. — Quelle mission ? Mais Bob détourne le regard, son sourire s'éteint un peu. — C'est pas moi qui décide. Tu verras. Le Messager t'attend.

Le vent se remet à souffler. Un grand silence tombe sur le plateau. Les flammes des barils vacillent, les moteurs s'étouffent un instant. Tous les bikers se lèvent lentement. Ils fixent un point derrière moi.

Je me retourne. Une silhouette approche. Un homme grand, mince, en manteau de cuir usé. Ses bottes résonnent sur le bitume. Dans sa main, une canne faite d'un vieux guidon tordu. Son regard est intense, bleu acier, aussi calme qu'un ciel d'hiver.

Le Messager du Bitume. Je le reconnais avant même qu'il parle.

Il s'arrête à quelques pas, m'observe longuement, puis dit simplement : — Toi, Bigtoy Raymond… t'es pas ici pour t'asseoir. Le murmure parcourt le cercle de bikers. Tous se taisent.

— Tu portes encore le vent des vivants sur ton dos, poursuit-il. Et ce vent-là t'a pas lâché, pas encore. Il avance, me fixe dans les yeux. — Tu sens encore la route d'en haut, pas vrai ? — Ouais. À chaque virage, à chaque souvenir. — Alors t'as pas fini ta ride.

Il se tourne vers les autres. — Frères du bitume, laissez-le passer. Il a encore une route à suivre.

Personne proteste. Au contraire, les bikers tapent sur leurs réservoirs, une à une, créant une rythmique lourde, presque tribale. Les flammes des barils s'élèvent haut, dorées, brûlantes. Le vent se lève en tourbillon.

Bob me serre une dernière fois la main. — J'sais pas où tu t'en vas, vieux, mais j'te souhaite une route droite pis un moteur fidèle. — Merci, frère. — Et quand t'atteindras ton virage, pense à nous. On t'attendra.

Je remonte sur mon Tri Glide. Le Messager s'avance, pose sa main sur mon réservoir. Une lumière bleue éclate, et dans le vent, sa voix s'élève, grave, claire : — Souviens-toi : la route sans horizon, c'est celle où les promesses tiennent plus longtemps que la mort.

Je démarre. Le moteur rugit comme au premier jour. Les bikers lèvent leurs bouteilles, le feu monte encore, et je m'élance dans la nuit, emportant avec moi le grondement de cent frères qui veillent.

Le vent me pousse depuis un moment déjà. J'roule droit, les yeux plissés sous le casque, sans savoir vraiment où je vais. Y'a plus de barils, plus de rires, plus de lumière. Juste la

route, encore et encore.

Pis soudain, j'vois une faible clarté dans le brouillard. Une silhouette plantée au milieu du bitume. Le Messager. Il m'attend.

Je ralentis, coupe le moteur. Le silence tombe d'un coup, si lourd que j'entends presque mon cœur — ou c'qu'il en reste — cogner dans ma poitrine. Il s'avance vers moi, son manteau claquant au vent. Sa canne en guidon brille un peu sous la lueur pâle.

— T'as fait du chemin, Bigtoy, dit-il sans lever la voix. — J'roule encore, c'est déjà pas pire. Il hoche la tête. — T'as l'feu, ouais. Pis t'as le souffle du vent encore plein l'âme. Il s'arrête, me regarde longuement. — Mais t'sais pourquoi t'es ici ?

Je secoue la tête. — J'pensais juste qu'fallait continuer. — C'est c'que tout le monde croit, au début. Il tape le sol de sa canne, un son sec résonne comme une cloche. — T'as encore un pied dans les souvenirs des vivants, vieux. Et c'est à double tranchant.

Le vent se lève un peu, tourne autour de nous. Je sens des images s'y mêler : Slim D qui rit au garage, Marty qui verse une bière pour moi, Carrie qui polit sa Street Bob, Manon qui regarde le ciel, la main sur le cœur. Tout ça flotte autour, comme des morceaux de route qu'on aurait arrachés du temps.

Le Messager continue, la voix grave : — Chaque fois qu'ils pensent à toi, t'brilles. Ton moteur s'allume. — Ouais, j'le sens. — Mais quand ils doutent, quand ils s'disent que t'es vraiment parti… là, la lumière baisse. Et si elle s'éteint trop longtemps, tu restes coincé ici.

Je le regarde, sans parler. C'est comme un coup de masse dans la tête. — Coincé ? — Ouais. Ni vivant, ni disparu. Juste un écho. Un moteur qui tourne dans le vide. Il s'approche encore, ses bottes raclant l'asphalte. — Et c'est pas ton destin, Bigtoy. Pas à toi.

Je baisse les yeux, la main sur mon guidon. La Harley vibre un peu, comme si elle comprenait. — Alors, faut qu'j'fasse quoi ?

Le Messager esquisse un sourire, presque triste. — Faut qu'tu leur redonnes la foi. Faut qu'ils se rappellent qu't'es pas un fantôme, mais une présence. — Comment tu veux que j'fasse ça ? — En leur parlant. Pas avec des mots. Avec c'que t'étais. Il tape encore du bout de sa canne, et le vent se met à tourner plus vite.

Des images m'éclatent dans la tête. Manon, Slim, Marty, Carrie. Leur garage. Leurs motos. Une lumière bleue qui pulse au-dessus d'eux, à l'endroit où repose mon Tri Glide. Je vois leurs visages fatigués, leurs mains sales, leurs sourires perdus. Ils essaient d'continuer, mais j'vois bien… le feu baisse. Leur foi vacille.

— Ils t'oublient pas, dit le Messager doucement, mais le monde tire fort. Le quotidien, la peine, le manque… ça éteint les moteurs du cœur, parfois. — J'veux pas qu'ils m'oublient. — Alors faut rouler encore une fois.

Je lève les yeux. — Une dernière ride ? — Pas juste une ride, Bigtoy. La ride. Il sourit, presque fier. — Celle qui laisse une marque dans le ciel.

Je sens la route frémir sous mes bottes. Le vent devient chaud, presque électrique. Le Messager recule d'un pas. — C'est la Route sans Horizon. Il pointe au loin, vers un espace où le bitume se fond dans la lumière. — Tu la prends, t'as qu'une chance. Si tu t'arrêtes, t'disparais pour de bon. — Et si j'atteins la fin ? — Tu pourras leur parler. Leur donner un signe qu'ils pourront jamais oublier.

Je monte sur mon Tri Glide. Le moteur s'allume sans clé, sans bruit de démarreur. Un feu bleu éclate sous les roues. Je fixe le Messager une dernière fois. — Pis toi ? T'en dis quoi, vieux ? — Moi ? Il sourit. — J'te souhaite de belles rides, là où tu vas, mon chum.

Je ris. Le vent m'arrache presque un mot de la bouche : — Merci.

J'ouvre les gaz. Le sol s'efface sous moi. Le vent hurle, mais il chante aussi. Et j'comprends que cette fois, j'roule pas juste pour moi — j'roule pour eux, pour qu'ils se souviennent, pour que la route reste vivante.

La lumière me happe. Tout devient blanc. Et juste avant que le monde bascule, j'entends la voix du Messager, lointaine, grave, mais claire : — Garde les phares allumés, Bigtoy. C'est pas encore la fin.

J'ai jamais roulé aussi vite. Ni avant, ni après. C'est pas la vitesse qui compte, c'est la sensation. Le bitume n'existe plus, les virages se fondent dans le vent, et j'ai l'impression que chaque tour de roue efface un souvenir du monde d'en bas.

La Route sans Horizon… Elle porte bien son nom. Elle brille, elle respire, elle vibre sous moi comme si elle était vivante. Les lignes blanches deviennent des éclairs, et le ciel au-dessus de moi change sans arrêt — tantôt jour, tantôt nuit, tantôt rien du tout.

Je sens les moteurs autour de moi, invisibles mais présents. Des frères d'la route, partis depuis longtemps, qui roulent en silence à mes côtés pour m'aider à pas perdre la trace. Je reconnais des sons : celui d'un vieux Knucklehead, celui d'un Dyna de 2000, et même le grondement d'un Tri Glide, pareil au mien. C'est comme une symphonie d'adieux et de retrouvailles.

Le vent hurle dans mon casque, mais au milieu du vacarme, j'entends des voix. Des bouts de phrases, des souvenirs.

— « Ride safe, mon chum. » — « Reviens quand t'es prêt. » — « On t'oublie pas, JL. »

Chaque mot devient une étincelle qui alimente ma lumière. Mon moteur rugit plus fort, mes pneus laissent derrière eux une traînée dorée. J'roule pas sur l'asphalte — j'roule sur le souvenir.

Puis, la route se met à changer. Des images apparaissent dans la brume. Des visages. Des lieux. Le garage à Slim D. Le Breakout de Marty, couvert de poussière. Le rire de Carrie. Manon, assise sur son Spyder, le regard perdu dans le vide. C'est comme si j'voyais le monde d'en haut, en transparence.

Leur univers flotte sous moi. Je vois les quatre, ensemble, dans le garage. Les moteurs éteints, les bières à moitié pleines. Y parlent de moi. Slim raconte un vieux run, Marty rit, Carrie sourit doucement, pis Manon… Manon garde le silence, sa main posée sur une urne.

Cette image me déchire. Pas d'peine, pas de rage — juste une douleur sourde, celle qu'on ressent quand on sait qu'on peut pas toucher, mais qu'on est encore là, juste à côté.

Je serre le guidon, fixe la route qui se met à briller encore plus fort. J'me dis que c'est là que tout s'joue. La fin du run.

Le vent se comprime, hurle dans mes oreilles. Ma Harley vibre, crache des éclats de lumière. J'ai l'impression qu'elle saigne du feu. Et soudain, j'vois une barrière devant moi. Une sorte de rideau d'air, transparent mais dense, comme un mur entre les mondes.

Je ralentis pas. J'fonce droit dedans.

Le choc est violent, mais pas douloureux. Une onde traverse mon corps, ma moto, mon âme. Et d'un coup, j'suis là.

Le garage. Le vrai. Celui d'en bas.

Slim D, Marty, Carrie, Manon. Tous figés, le regard dans le vide. Ils sentent quelque chose, je le vois. L'air tremble autour d'eux. Manon frissonne. — Vous sentez ça ? Marty se lève. — J'pense que… Il a pas le temps de finir.

Les néons du plafond se mettent à vaciller. Le logo Free Dust MC sur le mur s'illumine d'une lumière dorée. Le drapeau se met à battre tout seul, sans vent. Et sur le plancher, entre les motos, se forme une traînée de poussière dorée qui trace des mots.

« Garde les phares allumés. »

Slim tombe à genoux, les yeux pleins d'eau. — Calisse, c'est lui… c'est Bigtoy… Carrie éclate en sanglots. — J'le savais, j'le savais qu'il était encore là… Marty pose la main sur son Breakout, le chrome vibre doucement sous ses doigts. — Le vieux est revenu dire salut.

Manon s'avance, lentement.

Épilogue — Tant qu'y aura du vent



Le lendemain matin, le soleil s'est levé sur le garage du Free Dust MC. L'air sentait encore la bière, l'huile chaude et la poussière. Mais quelque chose avait changé. Une paix lourde, douce, régnait dans l'endroit. Comme si le vent lui-même s'était assis là, tranquille, pour fumer une clope avant de repartir.

Slim D fut le premier à arriver. Il poussa la porte du garage, sa bouteille de café à la main. Son regard accrocha immédiatement la tache dorée au sol, juste à l'endroit où les mots s'étaient dessinés la veille. La lumière du matin la faisait briller doucement. Il s'agenouilla, toucha du bout des doigts les lettres à moitié effacées :

Garde les phares allumés.

— Tabarnak… murmura-t-il. Un sourire étira sa bouche, triste et fier à la fois. Il leva les yeux vers le logo Free Dust MC accroché au mur, et ajouta : — Promis, mon chum.

Quelques minutes plus tard, Marty arriva avec Carrie. Ils avaient encore l'air d'avoir peu dormi, mais leurs visages étaient apaisés. Marty siffla bas, impressionné. — C't'encore là ? — Ouais, répondit Slim, sans quitter la tache des yeux. Ça s'efface pas. Carrie

s'approcha lentement, le regard brillant. — J'pense qu'y nous a laissé ça pour qu'on oublie jamais.

Elle posa la main sur la moto de Bigtoy, encore couverte d'une fine pellicule de poussière dorée. Une petite étincelle de lumière jaillit sous ses doigts. Marty rit doucement. — Calisse, même mort, y trouve le moyen de faire du spectacle. Slim ricana : — Ouais, c'tait un vrai showman. Pis j'pense pas qu'y soit si mort qu'ça.

Leurs rires se mêlèrent, résonnant dans le grand espace vide. Puis la porte du garage s'ouvrit doucement. Manon entra, casque à la main, les yeux un peu rougis. Elle salua d'un signe de tête, sans un mot, et s'approcha de la tache lumineuse.

Elle s'agenouilla lentement, toucha les lettres, et ferma les yeux. Le vent souffla juste à ce moment-là, soulevant une fine poussière qui tourbillonna autour d'elle. Ses lèvres bougèrent, presque inaudibles. — Merci, mon amour. J'te sens encore.

Elle se releva, mit son casque et marcha vers son Spyder F3. — Où tu vas ? demanda Slim. Elle sourit. — Rouler un peu. Faut bien faire tourner la promesse.

Marty leva sa bouteille de bière vide. — À Bigtoy ! — À Bigtoy ! répéta Carrie en riant. Slim ajouta, le regard levé vers le ciel : — À lui, pis à tous ceux qui roulent encore dans l'vent.

Manon démarra son Spyder. Le moteur ronfla, fier, régulier. Elle sortit lentement du garage, tourna sur la route. Le vent se leva à nouveau, fort, joyeux. Une rafale fit vibrer les enseignes, souleva la poussière dorée. Et sur l'asphalte, à quelques mètres du garage, le vent traça une ligne brillante qui forma une dernière phrase avant de s'effacer :

« Tant qu'y aura du vent, j'roulerai avec vous. »

Slim, Marty et Carrie sortirent à leur tour. Ils restèrent un long moment à regarder cette phrase disparaître sous le soleil. Pas un mot, pas un bruit, juste le vent.

Puis Slim D posa sa main sur l'épaule de Marty. — On roule ? Marty hocha la tête. — On roule. Carrie enfila son casque, un grand sourire au visage. — Free Dust, les boys. — Free Dust, répondit Slim.

Ils démarrèrent leurs Harley. Les moteurs rugirent à l'unisson, remplissant l'air d'un grondement vivant. Et quand ils s'élancèrent sur la route, le vent se mit à tourner autour d'eux, comme un vieux frère invisible qui riait encore.

Là-haut, quelque part entre le ciel et la poussière, Bigtoy ouvrit les gaz sur la route sans fin, le regard tourné vers l'horizon qui ne finit jamais. Son moteur chantait encore, libre

et vrai. Et dans ce chant, il y avait tout : le feu, la fraternité, l'amour, et la promesse tenue.

FIN